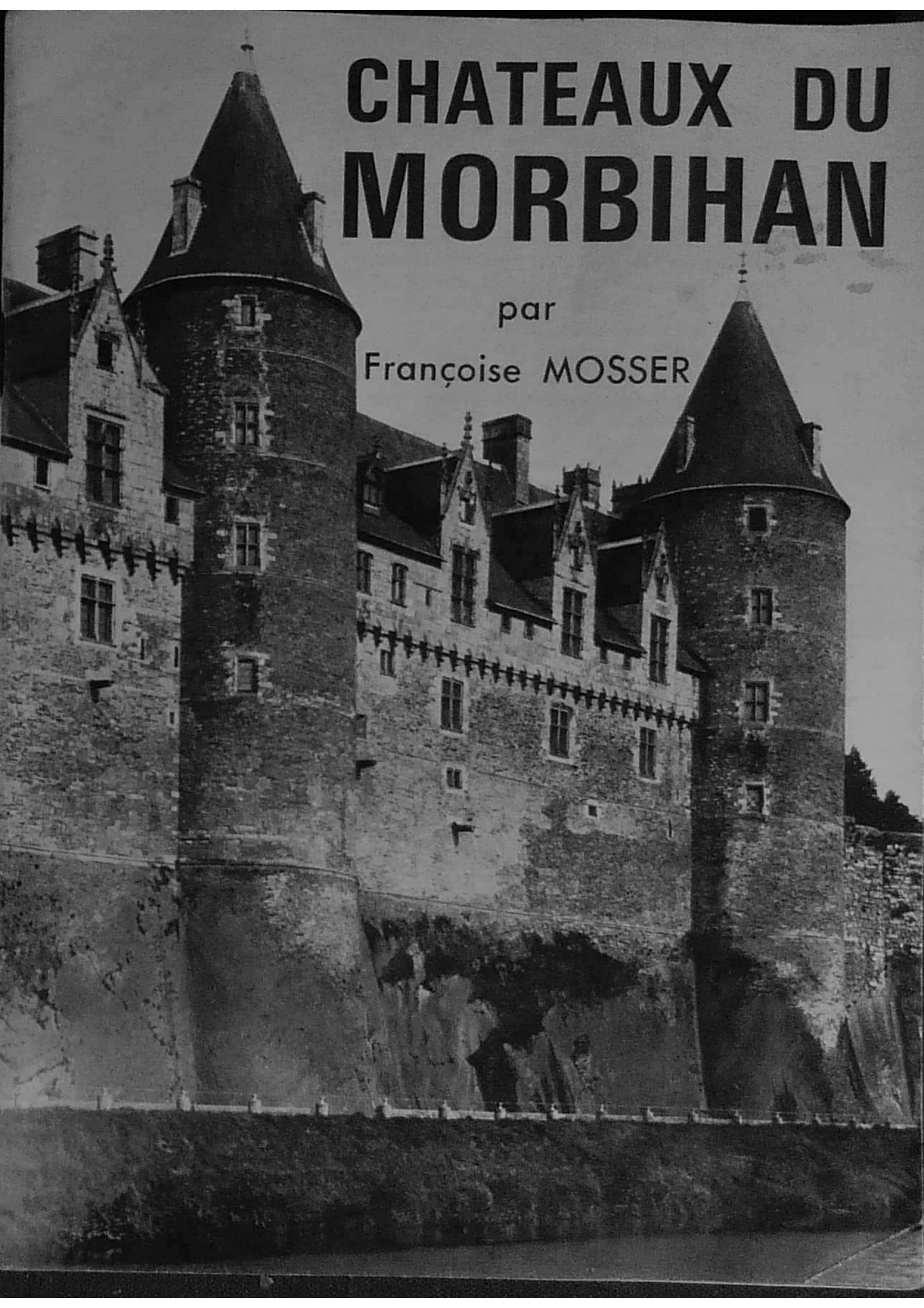


CHATEAUX DU MORBIHAN

par

Françoise MOSSER





Couverture : Josselin (Cl. Archives photographiques).

INTRODUCTION

Les châteaux du Morbihan sont dans l'ensemble peu connus. Ils sont pourtant nombreux, car les seigneurs bretons voulurent tous avoir leur demeure. Ils la construisirent selon leur puissance et leur moyen : imposantes forteresses des grands barons du duché ou des ducs eux-mêmes, telles Largoët, Rochefort, Josselin et Suscinio, ou manoirs plus simples, élevés par la petite noblesse. Puis vinrent les demeures de style classique, avec toutefois ce retard dans les formes architecturales que l'on remarque souvent en Bretagne.

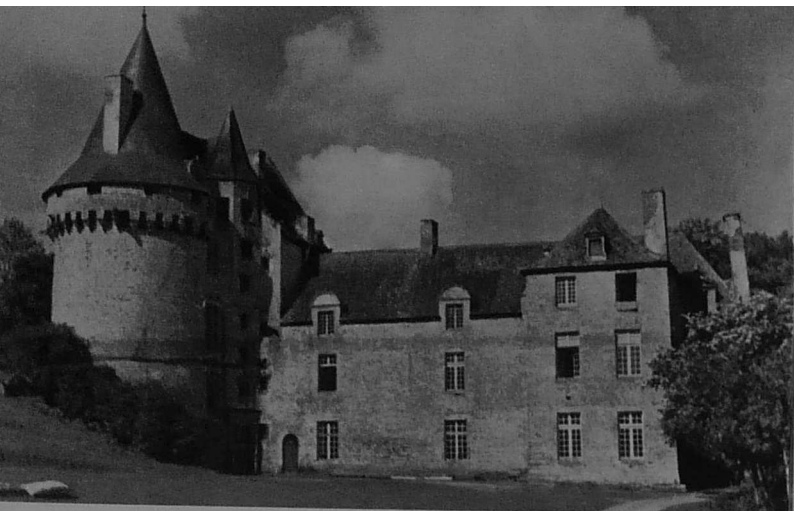
Beaucoup de ces châteaux paraissent sans doute bien modestes si on les compare aux magnifiques constructions du Val de Loire ou de l'Île de France, mais ils méritent cependant de ne pas tomber dans l'oubli. A travers eux, c'est toute l'histoire de la Bretagne que l'on retrouve.

Il était bien sûr difficile de faire un choix parmi tous ces châteaux. A côté des constructions les plus importantes, nous avons voulu retenir un certain nombre de manoirs, si caractéristiques de cette région.

Ces châteaux sont pour la plupart des propriétés privées et ne se visitent pas. Ceux qui sont ouverts au public sont signalés dans notre texte.

BRIGNAC (Saint-Guyomard) se cache dans la vallée très boisée de la Claié. On remarque d'abord la grosse tour d'angle ronde à créneaux et mâchicoulis, vestige de l'ancienne forteresse construite au XV^e s. par les seigneurs de Brignac. On accola à celle-ci au XVI^e s. une élégante tourelle d'escalier polygonale ornée d'une véritable broderie de pierre. Ses 6 fenêtres sont encadrées de moulures et surmontées d'une accolade sculptée. Sa porte en anse de panier a conservé ses vantaux anciens sculptés. A côté de cette porte se trouve une inscription en lettres gothiques : « Fait par J. de Brignac et Péronelle de Robien, l'an 1510. » Les constructeurs de la tourelle aménagèrent aussi la tour et y percèrent de larges fenêtres à croisée de pierre.

Les transformations apportées à Brignac au début du XVI^e s. ne peuvent être l'œuvre que d'une riche et puissante famille qui dès cette époque s'était initiée à l'art de la Renaissance. On note en effet que la famille de Brignac jouit d'une faveur particulière auprès du duc François II de Bretagne, puis de la reine Anne. Jean de Brignac fut archer de la garde du duc, puis capitaine des francs-archers de l'évêché de Vannes, sans quitter pour cela le service de la Cour, puisqu'on le trouve en 1498 échanson de la reine Anne. Sans doute accompagna-t-il celle-ci à Amboise et à Blois, et ce sont ces formes d'architecture nouvelle qui l'inspirèrent lorsqu'il reconstruisit le château de ses ancêtres. En 1573, le château passa par mariage à Jean Papin, puis il devint au XVII^e s. la propriété de la famille de Rosmadec. Sébastien de Rosmadec le vendit en 1697 aux Talhouët qui agrandirent la demeure.



Brignac : à gauche la tour XV^e s.
et la tourelle d'escalier.



Coëtbo : la façade et l'une des ailes carrées.
Ci-dessous : à g. une des tours de Comper ; à dr. une vue de Corn-er-Roët.



Callac : l'arrière du château.



Au XV^e s. existait un logis attenant à la grosse tour. Au XVII^e on ajouta au château un bâtiment de deux étages dont la façade est très simple, puis au XVIII^e on construisit une aile perpendiculaire au corps de logis du XVII^e.

CALLAC (Plumelec) est le berceau d'une illustre famille et l'on voit encore près du château une motte féodale, base d'un ancien donjon qui fut au XII^e s. la résidence des seigneurs de Callac. Le château construit à la fin du XV^e ou au début du XVI^e s. présente une masse imposante de bâtiments. La façade du corps principal possède des lucarnes à pignons ornés de crosses et de animaux. L'arrière du château est flanqué de pavillons de défense et de tourelles aux toits effilés. La vaste cour est bordée de bâtiments de dépendances.

Au milieu du XV^e s. Callac passa aux de La Lande. Puis il fut au XVI^e s. la propriété des Le Forestier, avant de devenir vers 1610 celle de François Rogier, président à mortier au Parlement de Rennes. Son fils Jean lui succéda dans sa charge et c'est lui peut-être qui eut l'honneur de recevoir dans son château le cardinal de Richelieu qui aurait, dit-on, logé à Callac. Eugène-Jean Rogier exerça à son tour la charge de conseiller au Parlement et obtint du roi, en 1645, l'érection de la seigneurie de Callac en baronnie. Il n'eut qu'une fille qui mourut à treize ans, et Callac devint la propriété de la famille de Guémadeuc. Eléonore-Julie de Guémadeuc, fille d'Amador de Guémadeuc, gouverneur de Plœrmel, épousa en 1752, Charles-Louis de Marboeuf. Celui-ci, envoyé en Corse où il fit fonction de gouverneur, après le rattachement de cette province à la France, se lia avec la famille Bonaparte et c'est lui qui fit admettre Napoléon à l'école de Brienne. De là vient sans doute la tradition locale qui veut que Marboeuf ait amené à Callac, pendant des vacances, le jeune Bonaparte. Mais ce fait n'est pas prouvé, et moins encore la rumeur qui fit de Marboeuf le père de Napoléon!

COËTBO (Guer). — Le château actuel qui s'élève sur le versant d'une colline boisée fut construit au début du XVII^e s., mais il a subi de nombreuses restaurations. Sa façade rappelle celle du palais de justice de Rennes dont il est contemporain. Deux ailes carrées de 2 étages encadrent un corps de logis moins élevé et plus étroit. Coëtbo fut la propriété de la famille Le Borgne, puis des Gallery. Jean Avril l'acheta vers 1565. Son fils Jean, qui avait pris avec ardeur le parti des royalistes pendant les guerres de la Ligue, vit son château détruit par les troupes du duc de Mercœur. Au début du XVIII^e s., après une succession difficile, le château revint à Jacques Troussier de Pontménard qui le reconstruisit vers 1620 et le transmit à son fils Jacques. Celui-ci, qui se fit appeler le marquis de Pontménard, fut un personnage fort original dont le nom revient souvent dans les lettres de la marquise de Sévigné, sa voisine. Condamné à mort par contumace pour avoir enlevé une jeune fille de dix-neuf ans, il assista à sa pendaison en effigie puis alla dîner chez son juge auquel il se plaignit du mauvais accoutrement du mannequin qui le représentait. Il fabriqua aussi de la fausse monnaie et, condamné pour cela à une amende, il la paya... en fausse monnaie. Mais c'est lui également qui reçut à Coëtbo le poète Saint-Amant qui pour remercier son hôte lui dédia ces vers :

*« Depuis le jour qu'en la Bretagne
J'erre de vallan en montagne
Je n'ai rien trouvé de si beau
Comme ta maison de Coëtbo... »*

Pontménard mourut en 1680 sans postérité, et le château fut bientôt vendu à Julien de La Marnière qui le restaura, et en fit le chef-lieu de la châtellenie de Guer érigée en marquisat en 1688. De cette époque date une légende restée longtemps vivace dans la région : celle de la Biffardière ou de la « bête de la Lohière ». Ces surnoms désignent la tante du propriétaire, Jeanne de Marnière, dame de La Biffardière, considérée de son vivant comme une sorcière et qui revint, dit-on, après sa mort hanter le château et la campagne environnante en prenant la forme des animaux les plus divers.

A la Révolution René de Marnière, marquis de Guer, émigra. Le château fut occupé quelque temps par les Vendéens, puis envahi et pillé par des bandes républicaines avant d'être vendu comme bien national.

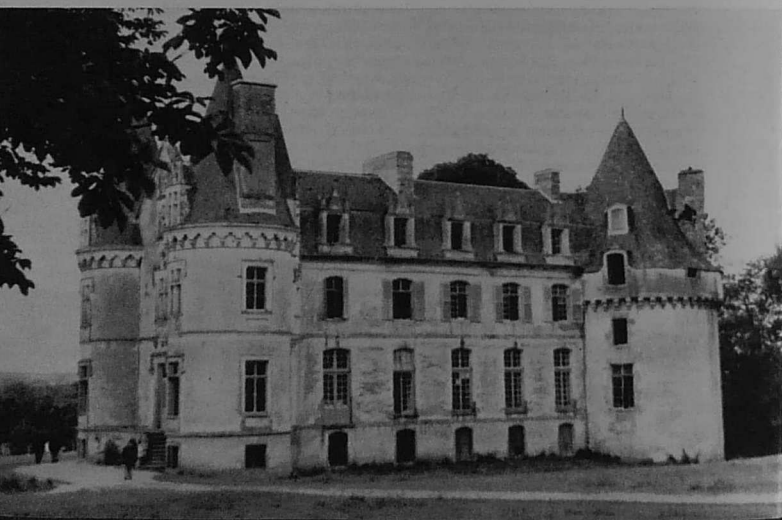
COMPER (Concoret). — Cette ancienne forteresse des seigneurs de Montfort-Laval, reconstruite vers 1375, après les guerres de succession de Bretagne, avait la forme d'un quadrilatère flanqué aux angles de 4 grosses tours rondes reliées entre elles par des courtines élevées entourées de douves profondes. Le château est aujourd'hui très ruiné. L'habitation seigneuriale qui donne sur un étang a gardé certaines parties du XV^e s., mais on l'a relevé au siècle dernier en lui conservant son style d'origine.

Situé à la lisière de la forêt de Brocéliande qui porte aujourd'hui le nom moins poétique de Palmont, c'est un château riche en légendes. C'était, dit-on, la résidence de Dymas, le père de la fée Viviane dont s'éprit l'enchanteur Merlin. Il vit passer certains chevaliers de la Table ronde et l'on a prétendu aussi que le roi Salomon de Bretagne y résida au IX^e s. Mais à Comper l'histoire est aussi riche que la légende. Propriété des barons de Lohéac, la seigneurie passa par héritage en 1351 à la maison de Montfort. La forteresse subit plusieurs assauts pendant la longue guerre qui opposa Charles de Blois et les Montfort, et Raoul de Montfort dut y entreprendre des travaux considérables. En 1547, les Coligny d'Andelot l'héritèrent. C'étaient de zélés propagateurs de la Réforme et au moment de la Ligue, Anne d'Allègre, tutrice de son fils Paul de Coligny, soutint naturellement la cause du roi. Mais, en 1594, les Ligueurs s'emparèrent de la place, et la comtesse douairière, pour rentrer en possession de son château, décida le duc d'Aumont, maréchal de France et gouverneur de Bretagne, qui s'était épris d'elle, à venir en faire le siège ; mais le maréchal y fut blessé mortellement et quand les Royaux se furent enfin emparés de la place-forte, le roi Henri IV donna l'ordre de la démanteler. Pendant la Révolution, Comper qui appartenait aux Sérent fut pillé et brûlé. Les bâtiments furent restaurés au XIX^e s. par Armand de Charette. (Ouvert au public à l'occasion d'expositions temporaires.)

CORN-ER-ROËT (Colpo). — A ce château de style très simple construit au XIX^e s., est attaché le souvenir d'une figure originale, celle de la princesse Bacciochi, comtesse Camerata, fille d'Elisa Bonaparte et nièce de Napoléon I^{er}. Elle s'illustra en tentant d'arracher l'Aiglon à sa captivité de Schoenbrunn. Visitant, en 1857, le Morbihan sous la conduite du comte de La Bourdonnaye, chambellan de l'Empereur Napoléon III et lui-même propriétaire du château de Coetcandec, la princesse fut touchée par la pauvreté des paysans des landes de Lanvaux. Désireuse de mettre en valeur cette région, elle obtint de l'Empereur l'autorisation de créer un domaine à Corn-er-Roët. Elle voulut veiller elle-même à la transformation du pays et s'y fit élever un château. Elle mourut à Colpo en 1869.



Le Coscro : la façade et son pavillon central surélevé.
Crévy (ci-dessous) : à dr. la tour reste de la construction primitive.



La Grandville : la tourelle d'escalier à la jonction des deux façades intérieures. Remarquer ci-dessous la même disposition.



L'Etier :
à dr. la porte principale
et ses colonnettes.

LE COSCRO (Lignol) est une belle résidence de style classique. Un pavillon surélevé construit en avant-corps au centre de la façade renferme un très bel escalier à balustres de pierre. La toiture est ornée de lucarnes à fronton. On a laissé subsister, accolé à la construction nouvelle, l'ancien manoir du XVI^e s. L'avant-cour du château est délimitée par 4 pavillons carrés. Au XV^e s., la terre du Coscro qui dépendait de la seigneurie de Guéméné appartient aux de Séglie, puis aux Le Gouvello. Elle devint au début du XVI^e s., la propriété de l'ancienne famille de Lantivy qui la conserva jusqu'au milieu du XVIII^e. Ce sont les Lantivy qui construisirent le château dont ils firent leur résidence de campagne. Louis de Lantivy, conseiller au Parlement de Bretagne, transmit sa charge et ses domaines à son fils aîné Louis-François, baron de Rostrenen. Un autre de ses fils, Julien-Louis dit le chevalier du Coscro, eut une existence mouvementée. Le 8 décembre 1707, à Vannes, dans une rixe née d'une querelle de jeu, il tua un gentilhomme breton, François du Bot du Grégo. Condamné par le présidial de Vannes à avoir la tête tranchée, il échappa à cette sentence en obtenant du roi des lettres de rémission. Mais, poussé par son esprit aventureux, il participa à la conspiration de Pontcallec, ourdie contre le Régent par de nombreux gentilshommes bretons. Condamné une nouvelle fois à mort par contumace, il se réfugia en Espagne. Mais il obtint peu après sa grâce du roi et mourut à 72 ans ! Thomas-Casimir de Mauduit, propriétaire du Coscro au moment de la Révolution, émigra. Mais ayant pris part à la tentative de débarquement des Royalistes en 1795, à Quiberon, il fut fusillé par les Républicains et son château fut vendu comme bien national.

CREVY (La Chapelle-Caro) était à l'origine une forteresse qui joua un rôle important au temps de la Ligue. De cette première construction, une grosse tour ronde reste encore debout. Au XVIII^e s., les propriétaires de Crévy greffèrent à cette tour un vaste bâtiment de 2 étages percé de larges ouvertures. Au XIX^e s., le château fut remanié et on lui ajouta plusieurs tourelles. Derrière la demeure, une superbe terrasse domine la vallée de l'Oust.

Les premiers propriétaires connus de Crévy sont les Derval. En 1290, Agnès de Derval porta cette seigneurie à la maison de Rougé, en épousant Olivier IV, seigneur de Rougé. Leur petit-fils, Jean de Rougé, qui avait pris pendant la guerre de succession de Bretagne le parti de Charles de Blois, fut tué en 1347 au siège de La Roche-Derrien. Par le jeu des alliances et des successions, Crévy devint au XV^e s., la propriété des Châteaugiron, puis échut à Jean Ragueneau, capitaine de Fougères et maréchal de Bretagne, créé premier baron de Malestroit par le duc de Bretagne Jean II en 1451. En 1563, Anne de Montéjean, héritière de Crévy, vendit cette seigneurie à Guillaume de Quélle-neuc. Celui-ci, ardent ligueur, vit les troupes royalistes mettre le siège devant son château. Mais soutenu par son gendre, Pierre Rogier, il résista victorieusement. En 1697, François Rogier obtint l'érection de la seigneurie de Crévy en comté. A la Révolution, son propriétaire Charles de Brilhac ayant émigré, le château fut inscrit sur la liste des biens nationaux et acquis par le général Humbert. Mais après la Révolution, la comtesse de Brilhac le racheta.

L'ÉTIER (Béganne) aurait été à l'origine une maison de chasse que les comtes de Rieux avaient fait bâtir à l'extrémité de leur forêt. Vers 1475, le propriétaire était Eustache d'Espinau, seigneur assez puissant qui faisait partie des 50 hommes d'armes de l'ordonnance du duc de Bretagne et qui fut envoyé

par ce dernier en ambassade auprès de Louis XI. C'est lui sans doute qui fit construire ce manoir aux dimensions imposantes.

Le corps principal est formé de 2 ailes en angle droit dont le retrait est occupé par une tourelle polygonale, reconstruite au XVI^e s., qui renferme un bel escalier de pierre. La porte principale est entourée de colonnettes. Les lucarnes sont surmontées de frontons triangulaires. Au XVII^e s., on a prolongé la façade principale par un bâtiment qui porte la date de 1633. Le parc magnifique descend vers un bras de la Vilaine.

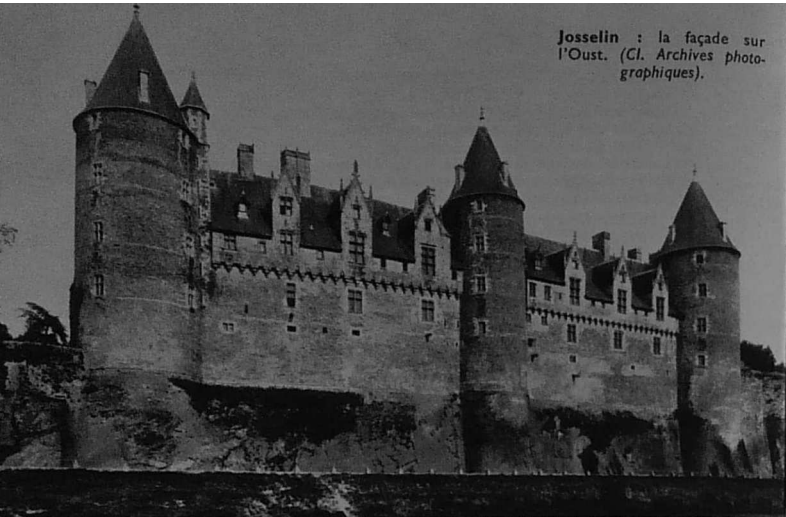
Au XVI^e s. l'Étier appartient à la famille de Maigné ; puis, en 1619, il passa par mariage aux Du Rochier. Une tradition veut que le manoir ait appartenu autrefois aux « moines noirs » qui, dit-on, reviennent toutes les nuits réciter des prières dans les salles basses.

LA GRANDVILLE (Brandivy). — Ce château fut construit à la fin du XV^e s. Il a subi depuis de nombreux remaniements sans perdre toutefois son cachet ancien. Il comporte deux corps de logis en équerre à l'angle desquels se trouve une tour d'escalier polygonale. Certaines fenêtres ont conservé leurs croisées de pierre. Celles des combles sont surmontées de frontons triangulaires.

La Grandville appartient successivement à trois puissantes familles. Les Guého, d'abord, qui construisirent le château. Puis en 1558, la seigneurie passa à la maison d'Aradon par le mariage de Claude Guého avec René d'Aradon. De cette union, naquirent cinq fils qui, tous intrépides ligueurs, jouèrent un rôle notable en Bretagne aux côtés du duc de Mercœur. Durant cette période de troubles, La Grandville fut une véritable plaque tournante pour les ligueurs. Les royalistes résolurent de détruire ce foyer de résistance, mais les frères d'Aradon prévenus, accoururent, et l'ennemi n'osa tenter l'assaut. Les seigneurs d'Aradon n'abandonnèrent le duc de Mercœur que lorsqu'il ne resta plus aucun espoir pour leur parti. Henri IV, pour en finir avec la guerre, reçut volontiers en grâce ces dangereux ennemis. Vers 1630, le château devint la propriété de Guillaume Bidé de La Bidière, sénéchal de la cour et du siège présidial de Vannes. Tous les membres de cette famille occupèrent des charges importantes en particulier au parlement de Bretagne. Au XVIII^e s., Julien-Louis Bidé fut intendant de Flandre. A la Révolution, le propriétaire du château était Joseph-Louis Bidé, brigadier des armées du roi. Déjà très âgé, il quitta Paris en 1789 pour se soigner à Aix-la-Chapelle. Ce départ lui valut d'être inscrit sur la liste des émigrés, mais il réussit à obtenir un arrêt de radiation. Il mourut en 1800 à l'étranger en léguant La Grandville à son gendre Jean-Louis-Anne d'Hautefort.

JOSSÉLIN. — C'est le plus célèbre des châteaux du Morbihan. Il est construit sur une vaste esplanade rocheuse. Sa façade ouest domine la rivière de l'Oust. Les 3 hautes tours qui datent du XV^e s. sont reliées par des courtines dans lesquelles on a percé une rangée de fenêtres à croisée de pierre. En pénétrant dans la cour, on découvre la magnifique façade du logis seigneurial construit au début du XVI^e s. C'est une véritable dentelle de pierre. Elle fut peut-être exécutée par un maître d'œuvre venu des bords de la Loire.

Mais l'origine de Josselin est beaucoup plus ancienne. Au début du XI^e s., Guéthenoc édifica en cet endroit un château qu'il transmit à son fils Josselin. C'est celui-ci qui donna son nom à la place. En 1168, le roi d'Angleterre



Josselin : la façade sur l'Oust. (Cl. Archives photographiques).

Kerlévéan : la façade nord (ci-dessous). Cliché dû à l'obligeance du propriétaire.



Kerguéhennec : l'entrée.



Kermadio.

Léhélec.



Henri II Plantagenet, qui combattait le comte de Porhoët Eudes II, s'empara de la forteresse et la détruisit entièrement. Eudes, revenu en Bretagne, reconstruisit son château. Durant la guerre de succession de Bretagne, Josselin resta aux mains des partisans de Charles de Blois. En 1370, Pierre et Robert d'Alençon le cédèrent au connétable Olivier de Clisson. Celui-ci en fit sa principale résidence et le dota de défenses importantes. Clisson, dans sa politique, s'appuyait sur le roi de France au mépris des droits de son suzerain direct le duc de Bretagne. Pour le rappeler à l'ordre, Jean IV vint l'assiéger dans Josselin en 1393. Le connétable dut s'enfuir, mais put bientôt recouvrer son château où il mourut en 1407.

Josselin passa ensuite à son gendre Alain VII de Rohan. Parce que Jean II de Rohan soutenait contre lui le parti français, le duc François II fit en 1488 occuper et démanteler la forteresse. Après son mariage avec le roi de France, Anne de Bretagne fit indemniser le vicomte. C'est alors que Jean II reconstruisit le manoir d'habitation et fit élever la façade de la cour. La Ligue vit les Rohan prendre la tête du parti de la Réforme, mais les partisans du duc de Mercœur s'emparèrent de Josselin et en firent l'une de leurs principales places-fortes. Le château échappa de peu à la destruction lorsque Richelieu, qui voulait affaiblir tous les grands féodaux, donna l'ordre de le démanteler. Fort heureusement ses propriétaires purent sauver leur demeure. Aux XVII^e et XVIII^e s. les Rohan qui occupaient à la Cour une place considérable délaissèrent la Bretagne. Lors de la Révolution, l'administration du district de Josselin s'installa au château, qui servit aussi de prison. Puis Josselin demeura abandonné et délabré, jusqu'au moment où au milieu du XIX^e s. les ducs de Rohan le restaurèrent. (On visite).

KERGUÉHENNEC (Bignan). — Modeste seigneurie à l'origine, Kerguéhenne fut démembrée en 1476 de la vicomté de Bignan et concédée par la famille de La Chapelle-Molac à Nicolas de Kerméno, qui fut sénéchal de Broërec. Un manoir existait déjà à cette époque. Les Kerméno édifièrent plus tard un autre château, mais cette construction était dans un grand état de vétusté quand René de Kerméno, acculé à la ruine, dut vendre ses biens. Kerguéhenne fut acheté en 1703 par une famille de banquiers, les Hogguer. L'un d'eux, Daniel Hogguer, fit construire une magnifique demeure dont il demanda les plans à l'architecte vannetais Olivier Delourme.

Les bâtiments entourent une vaste cour d'honneur close par de jolies balustrades de pierre. Le corps de logis se compose d'une façade de 7 fenêtres encadrée de 2 pavillons en saillie. La toiture est ornée d'élégantes lucarnes. De chaque côté de la cour, se trouvent deux longs bâtiments de dépendances de construction symétrique. Le château est entouré d'un parc magnifique.

Les Hogguer cédèrent leurs droits de propriété en 1732 à Guy-Auguste de Rohan-Chabot, frère cadet du duc de Rohan. Mais le fils de celui-ci, Louis, devenu chef de la maison de Rohan, vit sa situation de fortune devenir inquiétante avec le changement de régime et, en 1802, il dut vendre Kerguéhenne à Louis de Janzé.

KERLEVENAN (Sarzeau). — Le premier château construit en cet endroit le fut sans doute par la famille Carré, d'origine écossaise, qui vint s'installer dans la presqu'île de Rhuys vers le milieu du XVI^e s. Au XVII^e s., Kerlevenan devint la propriété d'une des grandes familles de Bretagne, les

Gouvello, et c'est le marquis Armand de Gouvello qui réédifia le château à la fin du XVIII^e s.

C'est une élégante construction rectangulaire marquée par le style italien. Elle est construite en pierre blanche de Touraine apportée spécialement en bateau par la Loire. La façade nord est ornée de moulures. En son centre, un avant-corps formé de 4 colonnes cannelées terminées par des chapiteaux corinthiens s'élève jusqu'à la galerie du toit. La façade méridionale, plus simple, est aussi décorée de sculptures et d'un fronton au-dessus du perron. Dans le parc, se trouvent une jolie chapelle de pierre blanche et un pavillon chinois construit selon la mode du XVIII^e s.

Lors de la Révolution, Armand de Gouvello émigra, mais put conserver son château, grâce à une parente, la comtesse de Sérent, qui fournit de l'argent à un certain Johanne pour qu'il rachète fictivement la propriété, lorsqu'elle fut vendue comme bien national. Pour ne pas éveiller les soupçons, Johanne s'installa au château. Il se retira au retour du marquis, mais la demeure mal entretenue dut subir d'importantes réparations. Le fils d'Armand de Gouvello, Pierre-Armand, transforma Kerlevenan en un véritable musée, en acquérant des toiles des peintres les plus célèbres. Horace Vernet qui était de ses parents séjourna au château. Le peintre anglais Turner en fut également l'hôte.

KERMADIO (Pluneret). — Ce château construit au XIX^e s. n'offre rien de remarquable, si ce n'est un escalier orné d'une belle rampe en feronnerie. Mais il garde le souvenir d'illustres visiteurs : la comtesse de Ségur et son fils Monseigneur de Ségur. Kermadio fut en effet acquis en 1860 par Armand Fresneau, gendre de la célèbre comtesse. Mme de Ségur vint séjourner plusieurs fois chez sa fille Héléne; elle s'y réfugia en 1870 lors du siège de Paris. Elle se plut en ces lieux et demanda à y être enterrée. C'est pourquoi on peut voir au cimetière de Pluneret sa tombe et celle de son fils, Monseigneur de Ségur, qui aimait lui aussi ce coin de Bretagne où il vint plusieurs fois se reposer.

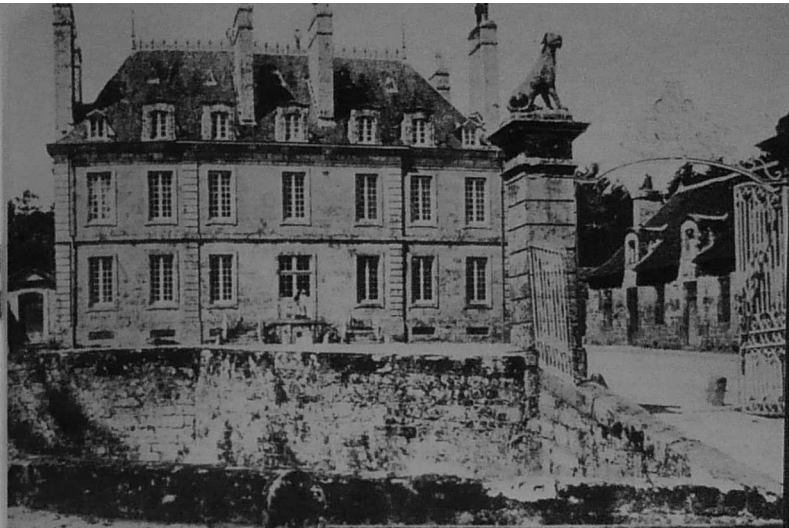
KERMÉRIEN (Saint-Caradec-Trégomel) est une belle demeure de granit. Sa construction date du XVI^e s., mais fut sérieusement remaniée au siècle suivant. On accède à la cour d'honneur par un portail à double guichet. Le bâtiment principal ne comporte qu'un étage, mais celui-ci est surmonté de vastes combles percés de lucarnes à fronton et dominés par des cheminées massives. Le château paraît être resté inachevé. Il aurait dû comporter deux ailes en léger retour sur le corps principal; une seule fut construite. Au revers du château, se trouve une tourelle d'escalier en saillie. La porte principale de style gothique présente un joli décor flamboyant. Des communs ferment la cour.

La seigneurie de Kermérien fut le berceau de la famille de ce nom. En 1495, Henriette de Kermérien épousa Vincent Le Gal. Par de nouvelles alliances, cette terre devint la propriété des Rouxel, des de Baud, puis à la fin du XVI^e s. des de Cosnoal qui la conservèrent aux siècles suivants.

Le château a sa légende. On raconte qu'un Kermérien emprisonna dans la chambre supérieure de la tourelle ses deux filles, toutes deux d'une grande beauté, qui, éprises de chevaliers des environs, refusaient d'épouser les seigneurs auxquels leur père les destinait. Mais elles parvinrent grâce à une



Kermérien et sa porte au décor gothique.
Ci-dessous, Ménéray, façade principale.



Moustoiran (ci-dessus).
Pinieux: logis, chapelle
et communs.



colombe apprivoisée à donner de leurs nouvelles à leurs chevaliers qui vinrent un soir les délivrer.

LARGOËT, ou les Tours d'Elven. — De l'ancienne forteresse de Largoët, subsistent des ruines imposantes qu'on découvre au milieu des bois, au bord d'un étang. On pénètre dans l'enceinte, aujourd'hui en grande partie détruite, par une porte fortifiée du XV^e s. qui porte l'écusson des seigneurs de Rieux. A l'intérieur se dresse une tour ronde également du XV^e s., mais qui a été restaurée, et surtout un puissant donjon octogonal, haut de 44 m qui date du XIV^e s.

C'est sans doute à la famille de Malestroit qu'il faut attribuer les débuts de la construction de la forteresse au XIII^e s. En 1341, pendant la guerre de succession de Bretagne, le gouverneur du château se rendit sans résistance à Jean de Montfort. Mais l'année suivante, Charles de Blois vint en faire le siège et les assaillants s'en emparèrent. En 1347, la dernière héritière des Malestroit, Jeanne, épousa Jean de Châteaugiron, mais leurs enfants reprirent le nom des Malestroit. Au XV^e s., Largoët passa aux Ragueneul, qui relevèrent à leur tour le nom et les armes des Malestroit. En 1470, le château devint la propriété de Jean IV de Rieux, maréchal de Bretagne. Le duc François II le chargea de garder prisonnier de 1474 à 1476, dans le donjon de Largoët, le jeune Henry Tudor, comte de Richmond, qui avait dû fuir son pays, et dont le duc souhaitait se servir dans sa politique de bascule entre la France et l'Angleterre. Henry Tudor devait plus tard régner sur l'Angleterre, sous le nom d'Henry VII. Le maréchal de Rieux soutint aussi le duc de Bretagne contre le roi de France. Charles VIII, pour l'en punir, fit en 1487 attaquer la forteresse qui fut brûlée et en partie détruite. Cependant grâce à un dédommagement que lui fit donner la reine Anne, Rieux put restaurer son château. En 1567, Largoët passa par héritage aux Coligny. Toutefois le château fort ne paraît pas avoir été une place importante pendant la Ligue et dès le XVI^e s. son rôle militaire semble terminé. Lorsque le surintendant des finances Nicolas Fouquet en devint adjudicataire en 1656, il était en ruine depuis longtemps déjà. Après la chute du ministre, Largoët fut vendu à un conseiller au parlement de Bretagne, Louis de Trémereuc. Il passa ensuite aux Cornulier, puis aux Du Bot. Les Tours d'Elven ont été popularisées par une œuvre aujourd'hui bien oubliée d'Octave Feuillet : « Le roman d'un jeune homme pauvre ». (On visite).

LÉHÉLEC (Béganne), château bâti sans doute au XVII^e s., possède des lignes sobres des demeures du Grand Siècle. C'est une construction de granit et de schiste rouge. La façade principale est encadrée de 2 pavillons en léger ressaut. Une terrasse surplombe la vaste cour bordée de dépendances.

Léhélec est depuis des siècles la propriété des Le Mintier de Léhélec ; plusieurs membres de cette famille occupèrent des charges importantes. François Le Mintier, seigneur de Léhélec, fut gouverneur de Redon au temps de Henri IV. Lors de la Révolution le marquis de Léhélec, qui avait été colonel de la garde à cheval de Louis XVI, aida le général Sol de Grisolles et sa demeure servit de dépôt d'armes à l'armée chouanne. Il fut ensuite, à la Restauration, maire de Vannes et président du Conseil général du Morbihan. (On visite pendant la belle saison).

MÉNÉHOARN (Plouay) est une belle résidence seigneuriale du XVIII^e s., qui a subi cependant des remaniements postérieurs. Deux pavillons

en légère avancée encadrent la façade percée de nombreuses fenêtres. Un fronton sculpté porte les armes des propriétaires du château, les Pluvié.

La famille de Pluvié possédait déjà Ménéhouarn au XVI^e s. Mais sans doute peut-on attribuer la construction du château à Jean-Toussaint de Pluvié, capitaine de cavalerie au régiment de Clermont-Tonnerre, ou à son fils Jacques. Les Pluvié conservèrent leur château au-delà de la Révolution. Le comte Fortuné de Pluvié et son fils Auguste furent tous deux conseillers généraux du Morbihan.

MÉNORAY (Locmalo) est une belle demeure dont la construction remonte aux XVII^e et XVIII^e s. Elle se compose d'un corps de logis central haut de 2 étages, flanqué de 2 larges pavillons moins élevés. Les toitures à grandes pentes sont surmontées de hautes cheminées et percées de lucarnes à fronton qui toutes sont décorées de motifs différents. A l'arrière du château se trouve une tourelle d'escalier à pans coupés. La cour d'honneur est entourée d'un muret surmonté de balustres.

A la fin du XIV^e s., la seigneurie appartenait à Jehan Caron ; elle changea plusieurs fois de propriétaires, avant de devenir, vers 1536, le bien de Bertrand de Cadillac. Les Cadillac la conservèrent jusqu'au milieu du XVII^e s., et commencèrent sans doute la construction du château actuel. Puis Ménoray passa par mariage aux Le Gall de Cunfio qui le possédaient encore à la veille de la Révolution.

MOUSTOIRLAN (Malguénac) est une belle construction de la fin du XVIII^e s. Sa façade régulière, précédée d'un perron en fer à cheval, est percée de larges fenêtres. De hautes cheminées surmontent la toiture. La porte de la cour d'honneur possède une belle grille de fer forgé. Des communs bordent cette cour à droite et à gauche du château. Sur l'un de ces bâtiments, on peut lire la date de 1777.

Moustoirlan fut, du XV^e au début du XVIII^e s., propriété des Cléguennec, puis passa aux Lesquen qui reconstruisent le château.

PINIEUX (Limerzel) — Berceau de la famille de Pinieuc, c'est un imposant manoir qui date des XVI^e et XVII^e s. Les bâtiments entourent une cour d'honneur fermée sur 3 côtés. La façade du logis seigneurial est percée de vastes fenêtres à croisée de pierre. Entre la demeure principale et les communs se trouve une jolie chapelle.

Pinieux devint, au XIV^e s., la propriété des Couëdro, issus de la puissante maison de Rochefort. En 1587, Georges de Couëdro mourut sans enfant et laissa ses biens à sa sœur Renée, épouse de Prigent Cybouault. En 1650, l'héritière de Pinieux, Marie Cybouault, épousa Louis Du Bouëxic, sieur de La Chapelle, conseiller au parlement de Rennes. Le domaine devait demeurer jusqu'au XIX^e s. dans cette famille de magistrats. Le petit-fils de Louis Du Bouëxic, Yves-Mathurin, fut page de la grande écurie du roi, puis entra aux mousquetaires avant de devenir à son tour, en 1709, conseiller au parlement. A la Révolution, Joseph-Augustin Du Bouëxic n'émigra pas et put conserver ses biens, mais le manoir, ou ses propriétaires paraissent n'avoir résidé que rarement, se trouvait au XIX^e s. dans un état de grand délabrement. C'est grâce aux comtes de Pinieux, redevus propriétaires de la terre de leurs ancêtres, qu'il a pu être restauré.



Le Plessis-Josso.



Une vue du château de Pontivy. — Ci-dessous, façade principale de Porhman.



Le Plessis-Kaër.



LE PLESSIS-JOSSO (Theix). — Ce manoir aux proportions imposantes a conservé une remarquable enceinte fortifiée, témoin d'une époque où les demeures isolées devaient se défendre contre les bandes de pillards. Une haute courtine, flanquée d'une tour d'angle percée de meurtrières, entoure encore une partie de la cour.

La terre de Plessis était au XV^e s. la propriété des Josso. Elle passa au XVI^e à la puissante famille de Rosmadec à laquelle on doit les bâtiments actuels. Les constructeurs du logis seigneurial, qui date du XVI^e, ont mêlé les styles gothique et renaissance. La façade principale, percée de fenêtres à croisée de pierre, possède une élégante porte en arc brisé et de jolies lucarnes, dont l'une ornée de feuillages et d'animaux est de style flamboyant. Une tourelle d'escalier polygonale rompt la ligne de la façade. Au XVII^e s. les propriétaires ajoutèrent au manoir un pavillon de style Louis XIII.

Les Rosmadec conservèrent cette demeure aux XVII^e et XVIII^e s. L'un des membres de cette famille, Sébastien de Rosmadec, devint évêque de Vannes en 1625, et c'est durant son épiscopat que fut découverte près d'Auray, par Nicolazic, la statue miraculeuse de sainte Anne, origine du célèbre pèlerinage.

PLESSIS-KAËR (Crach). — Situé au bord de la rivière d'Auray, ce joli manoir, dont la construction doit remonter au début du XVI^e s. présente lui aussi un mélange des styles gothique et renaissance. Le portail ogival de la cour est flanqué de 2 tourelles cylindriques. Le logis seigneurial est long et bas. Sa façade méridionale, la plus ancienne, est percée de fenêtres à croisée de pierre et possède des lucarnes à pignons triangulaires ornés de crosses et d'animaux. Sur cette façade est posée une tourelle polygonale qui contient un large escalier. Les autres façades ont fait l'objet de multiples remaniements.

Le Plessis-Kaër était le siège de l'ancienne baronnie de Kaër. Aux barons de Kaër succédèrent au XIV^e s. les seigneurs de Malestroit. Puis les familles de Montalais, de La Galissonnière, Ruau et Le Meneust en furent successivement propriétaires. Le château fut acquis en 1727 par le descendant d'une des plus anciennes familles de Bretagne, Christophe-Paul de Robien. Celui-ci, dont on peut lire la devise « Pour loyauté, maintenir » au fronton de l'une des fenêtres du château, fut président à mortier au parlement de Bretagne. Après son installation au Plessis, il se consacra à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles. Il réalisa une œuvre d'encyclopédiste et fut aussi le premier archéologue breton. Il a laissé de nombreux travaux, dont le plus important s'intitule : « *Description historique et topographique de l'ancienne Armorique...* »

Ses propriétaires ayant émigré, le château fut vendu en 1793 comme bien national.

PONTIVY. — C'est une forteresse moyenâgeuse de forme carrée. Les hautes courtines étaient entourées de fossés profonds et flanqués à chaque angle de grosses tours rondes. Deux de ces tours, coiffées de toitures coniques subsistent sur la façade. Au-dessus des courtines, apparaissent les lucarnes à pignon du logis seigneurial. Au fronton d'une de ces lucarnes, dans la cour intérieure, on peut voir les armes des propriétaires du château, les Rohan, inscrites dans un collier de l'ordre de Saint-Michel. Dans la cour se trouve aussi un bel escalier à rampe de fer forgé.

On ignore la date exacte de la fondation du château, mais sans doute existait-il déjà au XII^e s. Le vicomte Alain VII de Rohan ayant pris au moment de la guerre

de succession de Bretagne le parti de Charles de Blois, les partisans de Jean de Montfort, commandés par le duc de Northampton, s'emparèrent de la place forte et la ruinèrent en 1342. En 1485, Jean II de Rohan, qui désirait avoir une résidence à Pontivy, fit construire un nouveau château, et, à la création du duché-pairie de Rohan en 1603, Pontivy devint le chef-lieu de la juridiction. Ville et château suivirent jusqu'à la Révolution la fortune de leurs seigneurs.

PORHMAN (Réguiny). — Cette seigneurie faisait partie du duché de Rohan. Elle fut d'abord la propriété des Eudoux, puis passa au XVI^e s. à la famille Le Veneur, originaire de Loyal. Vers le milieu du XVII^e s. Françoise de Québriac, veuve de Toussaint Le Veneur, se maria avec François de La Touche. Ce sont les La Touche qui construisirent le château qui fut terminé en 1710. Cette belle demeure présente les caractères des bâtiments du Grand Siècle. Deux pavillons encadrent la façade principale dont l'avancée centrale renferme un très bel escalier de pierre qui est peut-être l'œuvre de l'architecte vannetais Olivier Delourme. Les La Touche restèrent en possession de Porhman jusqu'à la Révolution ; ils émigrèrent et leurs biens furent vendus en l'an II. Mais le château ne trouva pas d'acquéreur, et mademoiselle de La Touche-Porhman put le racheter en l'an VI.

LA RIAYE (Ménéac), possède encore aujourd'hui l'allure d'une imposante demeure de style Louis XIII, avec sa cour d'honneur ornée de pavillons et fermée par une grille monumentale de fer forgé. La seigneurie de la Riaye, très ancienne, appartient à l'origine aux Caler et passa à la fin du XIV^e s. à un cadet de la maison de Bodéat, qui entreprit la reconstruction du château dans les dernières années du XV^e s. Il existe en effet dans la chapelle castrale une inscription datée de 1504, qui porte son nom et celui de son épouse Françoise Le Moine. De cette époque le château a conservé au centre de la façade une porte et une tourelle d'escalier. La Riaye changea plusieurs fois de propriétaire au cours du XVI^e s. et fut vendu en 1603 par Suzanne de Beaune aux de Vollant qui le restaurèrent. Il était au début du XVIII^e s. la propriété des Montesson. Ceux-ci le vendirent en 1732 à Charles-Marie Du Plessis de Grenédan.

Non loin du château se trouve une jolie chapelle, dédiée à sainte Anne, qui possède un curieux porche de bois.

ROCHEFORT-EN-TERRE. — Le château construit sur une plate-forme rocheuse domine la petite ville de Rochefort-en-Terre. C'était un site idéal pour établir une place forte et il semble que les Romains s'y étaient déjà installés. Les seigneurs de Rochefort, connus depuis le XII^e s. furent une puissante famille de Bretagne et renforcèrent peu à peu leur château. En 1371, Thébaut IV de Rochefort étant mort sans postérité, la forteresse passa à la maison de Rieux. De 1458 à 1518, le propriétaire fut Jean IV de Rieux, maréchal de Bretagne, qui fut aussi le seigneur de Largoët. Après la défaite des Bretons à Saint-Aubin du Cormier, Charles VIII ordonna la destruction de Rochefort, mais grâce au dédommagement qu'obtint pour lui la reine Anne, Jean IV put relever sa forteresse. Au début du XVI^e s. Rochefort reçut un hôte illustre, François I^{er} qui par deux fois séjourna au château. La branche aînée des Rieux-Rochefort s'éteignit en 1567, et leurs biens passèrent aux Colligny. Ceux-ci, on le sait, s'étaient convertis à la religion réformée. Au moment de la Ligue, les partisans de Mercœur attaquèrent plusieurs fois le château fort qui fut finalement pris et brûlé.



La Riaye, à Ménéac.



Rochefort-en-Terre.

Trédion.



Suscinio : l'entrée, avant les dernières restaurations.
(Cl. Archives photographiques).



Les Timbrioux : la chapelle.

En 1658, un magistrat du parlement de Bretagne, François-Exupère de Larlan, racheta Rochefort à François de Lorraine-Elbeuf. Ce sont les Larlan qui remirent la demeure en état. En 1785, Rochefort devint propriété de la famille Hay de Nétumières. En mars 1793, les Chouans rassemblés à l'appel du chevalier de Silz s'emparèrent de la forteresse et la pillèrent. Peu après les révolutionnaires les délogèrent et poursuivirent le pillage. Finalement le directoire du département ordonna la destruction du château.

Malgré cette existence mouvementée, les ruines de Rochefort sont encore imposantes. On pénètre dans la vaste enceinte par une porte encadrée de tours. Au XIX^e s. on avait construit dans cette enceinte, en utilisant des matériaux provenant du château, un bâtiment bas en équerre d'aspect très simple. Au début de ce siècle, cette construction a été transformée en un véritable château par un peintre américain, M. Klots, à l'aide d'éléments architecturaux achetés dans la région et provenant en particulier du manoir de Kérallo en Noyal-Muzillac. (Visite pendant la belle saison.)

SUSCINIO (Sarzeau). — Ce château s'élève non loin de la mer, dans une région réputée pour son agréable climat, la presqu'île de Rhuys. Les ducs de Bretagne en firent leur habitation de plaisance et l'on a prêté au mot Suscinio l'étymologie fantaisiste de **Souci n'y ot**, c'est-à-dire **Sans souci**. Le premier à s'installer en ces lieux fut le duc Pierre de Dreux, mais c'est surtout son fils Jean le Roux qui éleva d'importants bâtiments. Ses successeurs y résidèrent souvent et firent à leur tour des travaux considérables. Après la guerre de succession de Bretagne pendant laquelle les partisans de Charles de Blois et de Jean de Montfort occupèrent tour à tour la forteresse, le roi Charles V qui reprochait aux Montfort vainqueurs, leur alliance avec le roi d'Angleterre, fit occuper le duché, et Duguesclin s'empara de Suscinio. La forteresse avait été durement éprouvée; lorsque le duc Jean IV la récupéra, il y entreprit d'importants travaux de restauration, que poursuivit son fils Jean V. C'est là que serait né un autre de ses fils, le connétable de Richemont, qui devint à son tour duc de Bretagne sous le nom d'Arthur III. François II fit don du château à son favori Jean de Châlon, prince d'Orange, mais la famille d'Orange ayant pris le parti de Charles-Quint, le roi François I^{er} confisqua le château fort en 1520. A partir de cette date Suscinio resta la propriété des rois de France qui s'en servirent pour faire des libéralités à leurs favoris. Il passa ainsi entre les mains de Diane de Poitiers, de Claude de Lorraine, duc de Guise, de Catherine de Médicis, puis du duc de Mercœur qui y établit une solide garnison pendant les guerres de la Ligue. A la Révolution, la forteresse était encore en assez bon état. Elle fut occupée successivement par les royalistes et les républicains. Mais inscrit par erreur sur la liste des biens d'émigrés, Suscinio fut vendu à un ancien marchand forain qui l'exploita comme carrière de pierres! Malgré cet acte de vandalisme, les ruines sont encore très importantes. De hautes courtines, qui étaient flanquées de 7 tours (dont 5 sont encore debout), entourent la vaste cour. Les bâtiments d'habitation étaient appuyés aux murailles.

Suscinio a aussi ses légendes, et l'on dit que la fée Mélusine y résidait volontier. (On visite.)

LES TIMBRIEUX (Cruguel). — C'est un manoir de style renaissance, aux lignes simples mais élégantes. Situé au fond d'une vaste cour entourée de communs, le logis principal est peu élevé. Les fenêtres de la façade et les lucarnes de la toiture sont ouvragées. L'entrée principale est précédée d'un petit porche

surmonté d'une frise sculptée et d'un fronton triangulaire. Une petite tour octogonale jouxte le manoir. On s'interroge sur la date de ce bâtiment. L'une des lucarnes du château porte en effet les chiffres de l'année 1737, et l'inscription « Espoir en Dieu », devise de la famille Du Bot qui était à cette date propriétaire du manoir. Mais la construction fut-elle entièrement exécutée au XVIII^e s. ou Louis Du Bot se contenta-t-il de restaurer, en lui conservant son style, une demeure plus ancienne?

Dans le parc se trouve une très jolie chapelle de style renaissance. Elle possède un chevet à 3 pans percés de hautes fenêtres couronnées chacune d'une frise et d'un fronton sculpté d'une large coquille.

Après la famille des Timbrieux, les Rosmadec, les La Chesnaye et les Du Bot furent successivement propriétaires de cette terre.

TRÉCESSON (Campéneac) fut sans doute bâti à la fin du XIV^e s. par Jean de Trécesson, chambellan du duc Jean IV et connétable de Bretagne. Construit dans un site isolé, près de la forêt de Paimpont, d'aspect élégant et sévère, il a été épargné par le temps et demeure, malgré des remaniements postérieurs, un remarquable exemple de gentilhommière fortifiée. Les murailles de schiste rougeâtre, percées de fenêtres et de meurtrières, sont entourées de douves profondes qui s'élargissent jusqu'à former un étang. Le porche fortifié est flanqué de 2 tourelles en encorbellement reliées par une galerie couverte. A l'angle sud-ouest du château se trouve une tour polygonale dont les fondations plongent dans l'étang.

Le fils de Jean de Trécesson, Olivier, n'eut qu'une fille qui épousa en 1440 Eon de Carné. Mais pour éviter la disparition du nom et des armes des Trécesson, celui-ci fut autorisé à les relever. Au temps de la Ligue, Françoise de Bruslon, veuve de Grégoire de Trécesson qui tenait pour le parti du roi, fit renforcer la garnison de son château qui put rester ainsi aux mains des royalistes. François-Gilles de Trécesson, lieutenant général des armées du roi, obtint en 1681 l'érection de sa seigneurie en comté. En 1773, Agathe de Trécesson, dernière descendante de cette famille, épousa René-Joseph Le Prestre, comte de Chateaugiron. Celui-ci vendit le château en 1793 à Nicolas Bourelle de Sivry, payeur général des guerres aux armées républicaines. Pendant la Terreur, le député girondin Jacques Defermon resta caché à Trécesson.

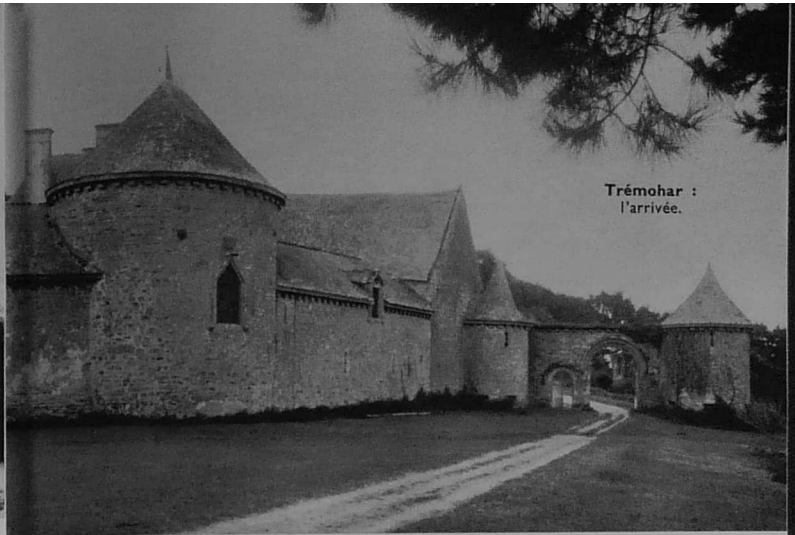
Le château possède aussi ses légendes. La plus célèbre est celle de la mariée de Trécesson. On raconte qu'une nuit une jeune femme revêtue de ses habits de noces fut enterrée vivante dans le parc par deux inconnus. Le châtelain, prévenu trop tard par un garde, ne put la ramener à la vie.

TREDION fait un peu penser à une demeure de conte de fées, avec ses élégants pavillons et ses nombreuses tourelles coiffées de toits pointus. Les vastes constructions, qui dominent un étang, se détachent sur un décor très harmonieux de hautes futaies. La plus grande partie des bâtiments date du siècle dernier, mais on a conservé, en l'englobant dans les constructions nouvelles, l'ancien manoir du XV^e s.

La terre de Trédion était autrefois, dit-on, propriété des cadets de la maison de Bretagne, qui y avaient construit une maison de chasse. Dépendant du comté de Largoët, cette seigneurie a longtemps partagé son histoire. Elle appartient aux Malestroit, et devint en 1461 la propriété de Jean IV de Rieux, maréchal de Bretagne, qui reconstruisit le manoir. En 1567, ces terres passèrent à Guy-



Trécesson : porche fortifié et tour sud-ouest.
Ci-dessous, grille et façade de Trégranteur.



Trémohar :
l'arrivée.



La Villeneuve-Jacquelot.

Paul de Coligny, fils de François de Coligny, seigneur d'Andelot, qui fut l'un des chefs les plus importants du parti de la Réforme en Bretagne. En 1570, Catherine de Médicis qui accompagnait son fils Charles IX vint passer quelques jours à Trédion.

En 1613, les Coligny vendirent la seigneurie de Largoët, avec ses dépendances, Lanvaux et Trédion, à Jean de Rieux-Assérac; mais le fils de celui-ci, Jean-Emmanuel, gouverneur de Guérande, se trouva à la fin de sa vie dans une situation telle qu'il dut disperser ses biens. Trédion fut cédé en 1647 à Pierre de Sérent président au présidial de Vannes, qui obtint en 1666 l'érection de cette seigneurie en vicomté.

C'est vers cette époque que Trédion devint la propriété des Lorraine-Elbeuf. Mais Charles II de Lorraine-Elbeuf, pair de France, laissa à sa mort des dettes si importantes que le château fut vendu à Louis Alvarez, trésorier-payeur des cent Suisses du roi, et à Marin Moisan, bourgeois de Paris. Ceux-ci le revendirent en 1683 à Marguerite Sapien dont la fille Sylvie épousa en 1709 Hyacinthe de Lantivy. Les Lantivy conservèrent Trédion jusqu'en 1803. A cette date, Jean-Louis de Lantivy, vicomte de Trédion, le vendit et le château changea plusieurs fois de mains avant d'être acquis en 1834 par Hippolyte du Fresne de Virel. C'est celui-ci et son fils Henri qui le reconstruisirent en grande partie.

TRÉGRANTEUR (Guéguon). — La seigneurie de Trégarantec, transformée en Trégranteur par la prononciation locale, est l'une des plus anciennes du comté de Porhoët. Alain de Trégarantec fut prévôt féodal du duc de Bretagne à la fin du XIV^e s. et son fils Jacques, gouverneur des châteaux et ville de Josselin. Au milieu du XVI^e s. faute de descendance masculine les premiers seigneurs se fondirent dans les Quelen de Broutay. Parmi les hommes les plus marquants de cette famille, on compte Grégoire de Quelen qui suivit le roi Henri IV et fut lieutenant au gouvernement des ville et bailliage de Rennes, et son fils Barthélemy qui fut nommé par Louis XIV maréchal de camp et lieutenant général des armées. Barthélemy de Quelen et son épouse Marie de Caussade, qui était fille d'honneur de la reine mère, résidèrent rarement en Bretagne, et c'est sans doute pour cela qu'ils acceptèrent en 1660 de céder Trégranteur à leur cousin Alain Bonin de La Villebouquais. C'est René-Jean Bonin de La Villebouquais, conseiller au parlement de Bretagne, et son épouse Gillette de Saint-Pern qui entreprirent vers 1750 la reconstruction du château.

Située au milieu d'un parc magnifique, c'est une demeure de granit aux lignes harmonieuses construite dans le style de Mansart. Le corps principal est flanqué de 2 ailes. La façade est ornée d'un fronton qui porte les armes des La Villebouquais et des Saint-Pern. A l'entrée du parc se trouve une très belle grille de fer forgé marquée aux mêmes armes. Après la Révolution, pendant laquelle Bertrand Bonin fut emprisonné pour avoir tenté d'émigrer, les La Villebouquais récupérèrent leurs biens. Trégranteur devint en 1812 la propriété des de Poulpiquet Du Halgouët qui restaurèrent le château.

TREMOHAR (Berric). — Le premier château qui devait dater des XV^e-XVI^e s. a disparu, mais une partie de l'enceinte qui protégeait cette résidence rurale est encore debout. On peut voir une courtine basse flanquée d'une tour d'angle, le portail d'entrée encadré de tourelles et, derrière le château, une tour isolée. Du XVI^e s. subsiste aussi un bâtiment de dépendance qui possède 2 magnifiques lucarnes. Le château lui-même a été reconstruit vers le milieu

du XVIII^e. La façade principale, orientée au nord, est ornée d'un fronton aux armes des Quifistre. La façade méridionale est précédée d'un élégant perron.

Trémohar fut d'abord propriété de la famille de Berric. A la fin du XIV^e s. la dernière héritière de Trémohar épousa Jean de Quifistre, membre d'une famille qui tint une place importante dans la noblesse bretonne, et dans laquelle devait se fonder au XVI^e s. la puissante maison de Basvalan. Au moment des guerres de la Ligue, Trémohar fut brûlé et pillé. Le château ne devait être reconstruit qu'au XVIII^e s., après le mariage en 1720 de François-Vincent de Quifistre avec Gillone Charpentier de Gourhel, héritière d'une riche famille d'hommes de loi de Ploërmel. Leur fils Jean-François, qui fut page à Versailles, obtint le titre de comte de Basvalan et le fils de ce dernier, François-Joseph, celui de marquis. Les Quifistre de Basvalan émigrèrent lors de la Révolution. Trémohar fut vendu comme bien national, mais à son retour, François de Basvalan put racheter le bien de son père. Il devait devenir à la Restauration chef d'état-major de la garde nationale du Morbihan, puis conseiller général et maire de Vannes. Il épousa en 1837 Rosa-Maria Le Gouvello du Timat dont la famille est toujours propriétaire du château. (Visite pendant la belle saison.)

LA VILLENEUVE-JACQUELOT (Quistinic). — Les de La Villeneuve qui possédèrent cette seigneurie étaient une puissante famille. Ils construisirent au début du XVI^e s. un manoir imposant qui n'a pas été marqué par l'influence de la Renaissance. Le corps de logis est flanqué à l'une de ses extrémités d'une tour en ressaut. La façade principale orientée vers le Midi possède une élégante porte en anse de panier surmontée d'un blason. Le premier étage est percé de fenêtres à croisée de pierre et les lucarnes du toit sont ornées de gâbles flamboyants. Sur la façade opposée, une large et haute tour carrée à toiture conique fait saillie. Le manoir a été légèrement remanié au XVII^e s.

*Les photographies non désignées autrement
sont de l'auteur.*

Imprimé par SADAG — 01 - Bellegarde
pour les **Nouvelles Editions Latines**
1, rue Palatine - PARIS-VI^e

Couverture :

Les tours d'Elven (Cl. Archives photographiques).

